Anne SAOUTER
L'exemple du rugby

« Dans le cadre d'un travail de thèse en anthropologie, j'ai mené durant plusieurs années une longue observation participante dans le milieu du rugby, qui à l'époque n'était pas encore professionnel.

Je me suis particulièrement intéressée au jeu, sa spécificité et au mode de sociabilité qu'il générait au sein de la sphère sportive comme au-delà. Joueurs, anciens joueurs, entraîneurs, dirigeants, entourage familial et amical, ont constitué mes principaux interlocuteurs. Presque exclusivement des individus masculins, intégrant cependant dans mes entretiens des épouses, des maires ou des copines de fête que je voyais évoluer de façon singulière dans cette sphère sportive.

Un discours dominant est rapidement apparu valorisant une masculinité accomplie. Des pratiques dans un cadre organisé et une communauté fermée façonnaient la construction des individus jusqu'à l'âge adulte. Bien que les femmes puissent être présentes, j'ai rapidement constaté une nette séparation entre les sexes avec des lieux appropriés pour leurs rencontres quand d'autres semblaient réservés aux hommes. Dans les tribunes autour du terrain à la sortie des vestiaires, dans le clubhouse, les hommes et les femmes se mélangeaient peu avec une organisation de l'espace répondant de toute évidence à une partition bien définie et largement intégrée par toutes et tous. Parfois, il y avait même des tentatives pour effacer la présence des femmes, surtout celles qui osaient pratiquer le rugby. J'ai souvent entendu les remarques comme « c'est du crêpe-chignon », « ce n'est pas beau de voir les femmes se rentrer dedans » ou plus simplement « le rugby n'est pas fait pour être joué par les femmes ».

Si en effet le rugby était un lieu d'initiation à la masculinité, comment pouvait-il être joué par des femmes sans dénaturer le jeu lui-même ? C'est du moins le sous-entendu que je percevais dans les propos réprobateurs. Cependant, ces remarques s'essayent rapidement chez ceux qui prenaient la peine de regarder les rugbywomen en action, reconnaissant finalement voir du beau jeu.

J'ai terminé mon enquête en immersion dans des clubs féminins en assistant à des entraînements, des matchs et aux troisièmes mi-temps. Il était évident que l'arrivée des femmes sur le terrain avait bousculé beaucoup de représentations. Ce sport valorisant des qualités comme la force, le courage, la résistance à la douleur et la puissance physique très longtemps associées à un modèle masculin dominant. Les joueuses sont donc arrivées sur le mode de l'infraction. Elles ont logiquement eu des difficultés à se libérer du stéréotype de l'idéal masculin du rugby. Elles ont eu du mal à assumer pleinement leur féminité dans le jeu. Par exemple, elles employaient le genre masculin pour désigner leur poste. Elles recouraient à des propos et une gestuelle culturellement conjugée au masculin. Certaines me racontaient avec amusement qu'un arbitre s'était excusé de les avoir appelés messieurs alors qu'elles-mêmes n'y avaient pas fait attention.

D'autres se sont étonnées après que je leur ai fait remarquer que leur trophée de championnat ou leur fanion de club arborerait tous des personnages masculins. Dans bien des cas et pour justifier le choix d'un sport viril, elle se qualifiaient elles-mêmes de garçon manqué, comme si cela avait toujours fait partie de leur parcours qui selon elles n'auraient pas été féminin dès le départ.

Ainsi, en transgressant les codes, elles ont mis leur identité sexuelle en péril. Mes constats n'avaient finalement rien d'exceptionnel. L'histoire montre que le sport a longtemps cherché à exclure les femmes du champ de sa pratique. Encore aujourd'hui, je constate que le corps de la sportive a des difficultés à s'exprimer et à se surpasser en toute liberté. »